

FOULES D'ASIE (1)

Tel est le titre d'un livre documenté, substantiel et méthodique, dû à la plume d'un jeune agrégé de l'Université, M. Etienne Dennery, boursier de voyage « Autour du monde » de la Fondation Kahn.

J'ai eu le plaisir de recevoir sa visite lors de son passage à Hanoi en 1927 ou 1928. Il m'a laissé l'impression d'un homme fort sympathique, d'un esprit libéral, curieux des problèmes sociaux et politiques. Il traversait alors l'Indochine, venant des Indes pour se rendre en Chine. Il se documentait sur la question de l'émigration chinoise en Cochinchine, et faisait preuve de clairvoyance et de jugement dans l'étude d'un problème assez complexe.

De retour en France, il a publié dans la *Revue de Paris* un article clair et vivant sur l'évolution du mouvement national aux Indes, article intitulé « Serviteurs et Mahatma ». Il y étudie les deux tendances actuelles de l'Inde nationaliste : l'une mystique représentée ou symbolisée par la personnalité de Mahatma Gandhi en qui s'incarnent les forces réactionnaires de l'Inde, d'une Inde passive constamment tournée vers le passé ; et l'autre positiviste, qui se manifeste dans une association curieuse, les « Serviteurs de l'Inde », sorte de confrérie laïque réunissant des hommes groupés par un amour commun de leur terre natale et qui font vœu de se dévouer au service de leur pays. Ils ne poursuivent pas un idéal purement spéculatif : leur but est d'agir et de construire une Inde jeune et prospère, non pas en répudiant, comme le fait le Mahatma, les apports de l'Occident, mais en s'inspirant de ses leçons et de ses exemples.

Laquelle de ces deux tendances triomphera ? C'est la tendance réactionnaire qui prédomine en ce moment, parce qu'elle répond le mieux au fanatisme et au mysticisme innés des Hindous. Mais ce sera finalement la tendance progressiste qui triomphera, parce que l'avenir lui appartient.

Après avoir résumé ses entretiens avec des représentants de l'une et de l'autre de ces deux tendances, l'auteur conclut :

« Le drame de la société indienne me semblait résider dans le heurt de ces deux idéals : l'un désormais irréalisable dans la pratique, mais le seul à pouvoir être compris par la foule ; l'autre inabordable pour le peuple, mais le seul à se concilier avec l'évolution économique de l'Inde.

« Sans doute, les conceptions sociales de l'Occident triompheraient un jour aux Indes, comme elles avaient déjà triomphé au Japon, comme elles commençaient à le faire en Chine. Sans doute l'activité des œuvres britanniques devait aider à l'évolution de l'esprit indien. L'idéal que représentaient les « Serviteurs » serait le plus fort. Mais j'ai souvent revu, comme un symbole, la petite silhouette frêle et blanche du Mahatma, errant sur les routes de l'Inde, au milieu d'une foule fervente et mystique, poursuivant l'illusion du retour à un chimérique passé en fermant son pays à l'influence de l'Occident. »

J'ai beaucoup goûté cette étude intelligente et compréhensive de M. Dennery parue en Avril 1929. Je m'attendais à lire de lui un ouvrage de même qualité, nous donnant le fruit des études et des observations faites pendant son voyage en Extrême-Orient.

Je ne fus pas déçu par la lecture de son livre *Foules d'Asie*, publié chez Armand Colin au début de cette année.

L'auteur agite des questions sociales et politiques de la plus haute importance dans ce volume de 250 pages rempli de faits et de constatations puisés aux meilleures sources et interprétés avec intelligence et sagacité.

Et on ne peut que rendre hommage en passant à ce grand mécène qu'est Albert Kahn dont les libéralités ont permis à de jeunes universitaires de la valeur de M. Etienne Dennery, formés dans les plus saines disciplines scientifiques et philosophiques, d'entreprendre sur place ces vastes enquêtes qui nous ouvrent tout un monde de faits nouveaux ou inconnus.

L'Asie renferme dans son sein de formidables réserves d'hommes. Comment

(1) *Foules d'Asie*, par Etienne Dennery, Armand Colin, Paris 1930.

se comportent ces « Foules d'Asie », ces foules « innombrables, grouillantes, pullulantes », qui donnent au voyageur occidental l'impression de vastes fourmilières humaines ?

« Foules des vallées indiennes, longues tuniques et turbans de toile, foules jaunes et bleues, roses et blanches; foules grouillant dans la poussière des temples comme les dieux sculptés ou peints sur les murs, sur les pylônes et les portiques. Foules du delta du Tonkin, brunes comme la terre bourbeuse des rizières, laborieuses sous le crachin gris, plus nombreuses encore à errer sur les routes qu'à travailler dans les champs, plus occupées à porter sur leurs épaules les produits récoltés qu'à les faire sortir du sol. Foules des grandes cités chinoises, patageant dans la crotte et dans la boue, pullulant comme des fourmis dans des ruelles noires, étroites, tortueuses, où flotte l'odeur nauséabonde des viandes décomposées et des poissons pourris; foules qui débordent la terre ferme des villes pour s'entasser encore sur les canaux, sur les fleuves, sur la mer même, dans les petites jonques aux voiles recourbées, pleines d'humanité jusqu'au bord. »

Si toutes ces foules fourmillantes étaient cohérentes et disciplinées, elles constitueraient une force irrésistible, elles envahiraient tout et déferleraient à travers le monde comme une vague gigantesque. Mais ce sont le plus souvent des foules incohérentes et anarchiques, entassées dans des terres qui ne suffisent plus à leur subsistance, tiraillées par la faim et la misère, décimées par la maladie, harcelées par les besoins les plus pressants de la vie matérielle. Le problème de la nourriture est pour elles le fait dominant. Il devient angoissant depuis que la science occidentale qui commence à se répandre en Asie, en réduisant la mortalité et en assurant les conditions d'une meilleure hygiène, a augmenté partout la population dans des proportions inconnues jusqu'ici. D'autre part les progrès de la technique ont bouleversé les conditions du travail, et par une meilleure adaptation du machinisme aux besoins de la production et de la vie, ont provoqué un déchet des forces humaines chaque jour plus grand.

Ces foules besogneuses et faméliques qui ne trouvent plus la subsistance dans leurs terres natales sont obligées d'aller la cher-

cher ailleurs. Il en résulte des mouvements d'émigration, des exodes qui déterminent entre les différentes contrées de l'Asie, de l'Amérique, de l'Océanie, un va-et-vient continu. Dans quelles conditions s'opèrent ces mouvements de population; quelles en sont les caractéristiques, et les répercussions au point de vue de l'équilibre des peuples ou de leur économie générale ?

L'auteur étudie trois phénomènes en quoi se résume et se manifeste la vie profonde des foules d'Asie : la surpopulation japonaise, l'expansion chinoise et l'émigration indienne.

De toutes les foules asiatiques, les foules japonaises sont les plus conscientes et les plus disciplinées. Mais du rythme dont elles se développent et s'accroissent, elles étouffent déjà dans leurs îles trop étroites.

La population japonaise qui était de 34 millions en 1875 a atteint 60 millions en 1925, et elle augmente régulièrement chaque année de 7 à 800.000 individus. Cette surpopulation pose au Japon des problèmes urgents et presque insolubles. Elle provoque d'abord un profond malaise rural. Les paysans qui forment la majorité de la population ne cultivent que de petites étendues de terres le long du littoral, l'intérieur du pays étant montagneux et inculte. L'exiguïté des tenures a pour conséquence une hausse exagérée des prix des fermages, laquelle est à son tour cause de conflits fréquents dans les campagnes entre propriétaires et tenanciers. Ces conflits prennent parfois un caractère politique, et le Gouvernement eut à réprimer en Avril 1928 un complot communiste fomenté par des unions extrémistes de paysans.

Dans les villes, le malaise est non moins profond. Comme partout ailleurs, ces grandes agglomérations industrielles attirent à elles les populations des campagnes. Celles-ci transplantées dans les villes forment une classe ouvrière de plus en plus nombreuse qui ne trouve pas toujours du travail dans les usines et les manufactures. Le chômage avec ses misères est la conséquence de cet état de choses. A ce chômage ouvrier s'ajoute encore un chômage intellectuel qui atteint les classes moyennes et instruites et est d'autant plus douloureux et plus grave.

Les remèdes préconisés et employés par le Gouvernement Japonais pour atténuer les dangers de cette surpopulation sont de

deux sortes : remèdes démographiques et remèdes économiques. Les premiers sont l'émigration et le contrôle de la natalité.

Contrairement à ce que l'on pense, le Japonais rénnne à s'expatrier ; il s'adapte d'ailleurs difficilement aux autres climats. Si cette question de l'émigration a pris une importance considérable, c'est moins à cause du nombre des émigrants qu'à cause des mesures humiliantes et vexatoires que l'Amérique et les dominions anglais ont prises à l'égard des émigrés japonais en particulier et asiatiques en général. En réalité, il n'y a en tout que 600000 Japonais résidant au delà des mers, pas même la valeur de l'accroissement annuel de la population japonaise. Il y a seulement un déplacement de population dans l'intérieur du pays, des parties les plus peuplées vers les parties qui ne sont pas encore exploitées, principalement dans la grande île d'Hokkaido, au nord.

L'exode vers les colonies même (Corée, Formose) est peu important. Seul le mouvement vers la Mandchourie est un peu plus accentué. Mais somme toute, l'émigration n'est pas un remède efficace, et malgré les efforts du gouvernement pour la développer, elle reste stationnaire. Le contrôle de la natalité n'est pas non plus pour le moment réalisable, le Japonais répugnant à tout malthusianisme. Il ne reste plus que les remèdes économiques : le développement de l'agriculture et l'industrialisation. C'est à cette dernière que le Japon a recours jusqu'ici. Il a réussi dans une certaine mesure en donnant aux industries nationales un essor inouï. Mais cette industrialisation a déjà atteint son maximum, et le gouvernement s'est préoccupé de la mise en valeur des terres inexploitées ou insuffisamment exploitées. Ce sont là des remèdes à longue échéance, et le problème de la surpopulation reste toujours en grande partie insoluble.

La Chine est, elle aussi, surpeuplée dans plusieurs de ses grandes provinces du littoral, où la sécheresse et l'inondation tour à tour réduisent à la famine des dizaines de millions d'individus. Depuis quelques années un exode important des populations du Chan-toung notamment se déverse sur la Mandchourie ; là les Chinois se heurtent aux Japonais, mais le champ est assez vaste pour qu'il n'y ait pas conflit entre eux. D'ailleurs leurs activités sont divergentes : tandis que les Chinois

font du peuplement, les Japonais ne font que de l'exploitation, et ils apportent en Mandchourie plutôt des capitaux et des techniciens que de la simple main d'oeuvre.

Contrairement aux Japonais, les Chinois émigrent volontiers, principalement ceux du Kouang-toung et du Fou-kien, et ils émigrent surtout en Indochine française et en Malaisie britannique. L'exode chinois en Indochine est plutôt un exode de commerçants qui sont arrivés à exercer une véritable emprise économique sur le pays. En Malaisie on trouve à la fois des commerçants, des industriels et des travailleurs de toutes sortes. Ce dernier exode est tellement méthodique que l'auteur s'est même proposé d'en tirer des « leçons techniques ».

Aux Indes, terre classique de la famine, l'émigration avait jusqu'en ces derniers temps un caractère servile. L'Indien répugne lui aussi à s'expatrier. Il ne le fait que poussé par la nécessité, et ce sont toujours les hommes des castes inférieures qui se résignent à quitter le pays pour aller chercher leur vie ailleurs (notamment à Ceylan et dans les Straits). Si la question de l'émigration indienne a revêtu un certain caractère politique, c'est que devant les mesures d'interdiction édictées par les dominions à l'égard des émigrants indiens, les nationalistes hindous en ont fait une question de races et le thème de leurs revendications.

Pour conclure, l'auteur ne croit pas que ces mouvements des foules asiatiques soit un danger pour l'Occident ; il ne croit pas à l'existence d'un « péril jaune ».

« La poussée des forces à l'étroit, dit-il, ne se fait pas encore contre le lointain et puissant Occident : elles ne se dirigent que vers les terres de moindre résistance, d'Asie en Asie. C'est en Asie même que peuvent éclater les conflits. Les Asiatiques ne pourront avant longtemps les porter au delà des mers. »

Mais, ajoute-t-il, « l'idée d'une fraternité asiatique fait son chemin. Grâce aux leçons de l'Occident, la possibilité d'une lutte contre l'Occident devient plus réalisable. L'anarchie de l'Asie ne sera peut-être pas toujours pour l'Europe et l'Amérique une garantie contre les rancunes qu'elles y ont soulevées. »

PROPOS DE LETTRÉS

Autour d'une dispute

Un Annamite, Inspecteur de l'Enseignement Primaire franco-indigène, M. Tran-Troung-Kim, vient de publier un livre sur le Confucianisme. Premier volume d'une étude poussée et passionnée, ce livre est un exposé de doctrine autant qu'une profession de foi. Et M. Kim est, il ne s'en défend d'ailleurs pas, résolument conservateur.

On devrait donc s'attendre à ce que son livre suscitât, de la part des lettrés de la vieille école, un concert d'approbations... Cependant, la plupart des Annamites qui ont lu le livre, et l'ont compris, ont fait des réserves. Et un lettré réputé, très subtil à son ordinaire, M. Phan-Khoi, a même entamé, dans un journal féminin de Saïgon, la discussion de la doctrine dont M. Kim s'est fait l'ardent défenseur.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. Khoi invoque, pour combattre les enseignements des Nho, les principes de la logique formelle. La dispute prend ainsi parfois une tournure scolastique qui rappelle étrangement celles dont les éclats résonnèrent jadis, à ce qu'on dit, sous les voûtes de la respectable Sorbonne. Je n'ai certes pas l'idée de comparer, de près ou de loin, M. Khoi ou M. Kim à certain docteur dont Rabelais nous a laissé un portrait quelque peu chargé, mais on me permettra de constater, en passant, qu'une fois de plus, il n'y a vraiment rien de nouveau sous le soleil...

Je n'ai pas la prétention de résumer ici, même succinctement, chacune des deux thèses en présence. Je me contenterai de relever, parmi les arguments développés, ceux qui, en résumant l'esprit, donnent aussi la physionomie de la dispute. J'ai dit que celle-ci prenait parfois une tournure scolastique : il ne me sera pas difficile de le prouver. Voici comment, en effet, M. Khoi critique un passage du livre de Mencius. Je citerai d'abord le passage, d'après M. Khoi lui-même :

« Tao-Yung demande à Mencius : Thuan étant Fils du ciel, et Kao Yao étant juge, si Ko-Tao (père de Thuân) commettait un

meurtre, que faudrait-il faire (à l'égard de Ko-Tao) ?

« Mencius répond : Il n'y a qu'à l'arrêter. — Thuan ne pourrait donc pas le défendre ?

— Comment le défendrait-il ? La loi de Kao-Yao comporte des cas où elle doit être strictement observée.

— Que ferait alors l'Empereur Thuan ?

— Thuân abandonnerait son Empire comme il jetterait des sandales usagées. Furtivement, il enlèverait Ko-Tao, et s'enfuirait avec lui vers les rivages de la mer, où il vivrait dans la joie et dans l'oubli de l'Empire quitté. »

Voici maintenant l'argumentation de M. Khoi. D'après les croyances confucianistes, dit-il, Thuân est un Saint, et Kao-Yao aussi ; or les Saints peuvent, d'après les Confucianistes encore, rendre bons les gens mauvais. Comment alors, sous le règne de Thuân, Ko-Tao pourrait-il commettre un meurtre ? La question posée par Tao-Yung est donc absurde, et son hypothèse irréalisable. Or si la majeure d'un syllogisme hypothétique ne peut se réaliser, il en sera de même de la mineure, le syllogisme lui-même n'aura plus alors de raison d'être, et le passage ci-dessus de Mencius devrait être supprimé. Et voilà pourquoi votre fille est muette.

M. Kim, naturellement, ne saurait opter pour la mesure radicale que propose son adversaire. A sa place, je me serais peut-être contenté de dire à M. Khoi que là où il voit un syllogisme, je ne vois qu'une « colle », et nous ne serions peut-être pas allés plus loin. Mais M. Kim a ses convictions à défendre. Il déclare d'abord qu'on ne saurait interdire à quelqu'un de poser un problème sous prétexte que les conditions de l'énoncé ne pourront jamais être remplies. Il réfute ensuite la méthode critique de M. Khoi, basée sur les principes de la logique. Pour comprendre, dit-il, le fond de la doctrine des Nho, pour trouver le lien qui unit les différentes pensées, en apparence disparates, des Sages, il faut faire appel à l'intuition, qui seul permet d'atteindre aux vérités profondes.

L'argumentation développée, d'un côté comme de l'autre, n'est certes pas indiscutable, et l'on peut même s'étonner qu'un esprit cultivé comme M. Khoi n'ait pas trouvé mieux pour étayer ses convictions. L'hypothèse d'un meurtre que commettrait le père d'un Empereur, ce dernier fut-il un Saint, n'a rien d'in vraisemblable par elle-même. Nos anciens lettrés croyaient peut-être que l'influence d'un Saint se traduit, pour son entourage, par une conversion des hommes méchants en hommes bons; mais je ne pense pas qu'ils aient cru à une conversion intégrale et nécessaire. La preuve que l'hypothèse était possible et permise, c'est que le Livre de Meucius l'a posée. Admettons même qu'elle soit irréalisable, tant qu'elle n'est pas absurde, on peut en tirer des conséquences utiles pour les cas qui, dans la pratique, se rapprocheront le plus de celui étudié. C'est d'ailleurs le propre de toutes les constructions de l'esprit de ne pas toujours intégralement s'adapter à la réalité des faits. Pourtant, on n'a jamais discuté l'utilité de ces suppositions ou simplifications voulues.

Au surplus, ce n'est pas en critiquant quelques points de détail qu'on réfute une doctrine dont les principes, depuis vingt-trois siècles, ont suffi à quelques quatre cents millions d'hommes. On aurait compris que M. Khoi exposât, en une étude d'ensemble autrement profonde, ses griefs contre le Confucianisme. Comme le dit son adversaire, il s'est contenté de s'en prendre surtout à la forme dans laquelle la doctrine est exposée, dans les écrits des Sages, et très peu à l'esprit de la doctrine elle-même.

Je n'irai pas toutefois jusqu'à affirmer, avec M. Kim, que celle-ci ne saurait être comprise, avec les subtilités qu'elle comporte, que par l'intuition, et « qu'on commettrait inévitablement ces erreurs si on voulait faire entrer, dans le cadre de quelques principes rigoureux de la logique, la doctrine vaste et profonde des Sages. » Cela est, somme toute, assez facile à dire. Certes la connaissance humaine est bien limitée, notre entendement est facilement dépassé, et il est telles vérités incontestables qui confondent et déroutent la raison. M. Kim a d'ailleurs cité le mot de Pascal :

« Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur. » Je ne lui chercherai pas une querelle facile en lui rappelant cette autre phrase non moins célèbre : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » Mais je lui demanderai : Ces vérités métaphysiques, que n'atteignent pas les raisonnements les plus subtils, sont-elles de la même essence que celles contenues dans les « Enseignements des Nho » ? Ceux-ci, que je sache, s'occupaient surtout de morale et de politique, sciences pratiques, systèmes dont la raison est et doit être le soutien. Ces enseignements ne doivent donc pas être acceptés comme des dogmes accessibles seulement à la compréhension intuitive. Au contraire, ils doivent être commentés, discutés, passés au crible de la raison.

Peut-être, des esprits railleurs diront qu'avec tout cela, on pourrait tout aussi bien aller très loin, ou tourner sur place; et ils ajouteront que c'est souvent la même chose. Le mouvement qui se dessine mérite cependant d'être signalé.

D'un côté, en effet, des vieux lettrés abandonnent leurs convictions anciennes. De l'autre, des représentants éminents de notre nouvelle élite reviennent aux doctrines que ceux-là même délaissent. Partout, avec coquetterie parfois, on brûle ce qu'on a adoré.

Le respect des enseignements reçus, qui depuis toujours bridait notre pensée, va-t-il se détendre? En tout cas, il semble que l'esprit critique de notre peuple, qui ne s'est encore manifesté que par la raillerie, que nous avons méchante, ou la satire, que nous avons mordante et fine, va s'exercer sur des sujets beaucoup plus sérieux. Si le mouvement se propage, un immense progrès serait accompli.

Ce serait alors de la bonne graine française qui aurait germé, de la bonne graine du pays où l'esprit souffle où il veut.

LE-TAI-TRUONG

(France-Indochine)

ÉDUCATION ET POLITIQUE

(Extraits du discours de M. le Gouverneur général PASQUIER)

... Le problème social des pays annamites qui me paraît présentement le plus grave et aussi le plus passonnant est celui de l'éducation de la jeunesse. Un effort immense a été fait pour multiplier les écoles. Des centaines et des milliers de maîtres indigènes y enseignent les programmes officiels à base de science occidentale. Or, il n'est pas niable que la jeunesse sortant de ces écoles est une proie sans défense pour les précheurs des doctrines les plus subversives. On me dit que le phénomène est le même dans tous les pays et que les escoliers du moyen-âge rossaient le guet et chansonnaient les ministres du roi. Sans doute, convient-il de faire la part des étourderies, des feux de la jeunesse et de se montrer très tolérant à l'égard des incartades de nos étudiants politiques, la sagesse devant leur venir avec l'âge. Il est profondément attristant tout de même d'entendre tant de parents annamites se plaindre de l'indiscipline de leurs enfants. La « piété filiale » n'est plus qu'un vain mot. La cause profonde de cette crise morale de la jeunesse réside dans une hypertrophie précoce de la personnalité de l'individu, impatient de se montrer supérieur à son malheur, supérieur à ses devanciers, supérieur à ceux de ses compatriotes qui n'ont pas bu à la coupe du savoir occidental.

Sous le prétexte du modernisme le plus raffiné, ils se mettent en marge de la famille, ne prennent plus les conseils de leurs parents, affectent, avant même d'être sortis de l'adolescence, des airs indépendants.

Sous le prétexte du nationalisme le plus pur, ils se croient tenus d'afficher une hostilité haineuse envers le Gouvernement et les autorités de leur pays.

Ces attitudes sont parfaitement conciliables chez des êtres profondément démoralisés. Le patriotisme est un sentiment identique à l'amour de la famille, car la patrie n'est qu'une famille élargie. Il est évident que celui qui perd les notions de la solidarité et de la hiérarchie familiales perdra aussi celles de la solidarité et de

la hiérarchie nationales. Celui qui sème le trouble et l'irrespect dans la maison de ses ancêtres le sèmera aussi dans la cité. S'ils aimaient vraiment leur pays, au lieu de n'aimer qu'eux-mêmes, ces jeunes insensés, ils sauraient se réjouir de tous les progrès déjà réalisés et de voir la nation annamite poursuivre dans la paix grâce à la protection puissante de la France une évolution progressive et sûre vers un état social meilleur. Ils seraient heureux de mettre loyalement leurs jeunes énergies au service de cette évolution. Ils seraient confiants en l'avenir et ne passeraient plus les meilleures années de leur vie à se lamenter sur des malheurs imaginaires.

Existe-t-il un moyen de porter remède à ce mal ? Je le crois et c'est à quoi je donnerai le meilleur de mon application en accord avec les Chefs d'Administration locale et mon éminent collaborateur M. le Recteur THALAMAS, qui m'a donné maintes preuves de sa lucide compréhension des problèmes indochinois.

C'est avec ce souci d'opérer un redressement de l'éducation morale et civique des jeunes générations annamites, que seront décidées des réformes prochaines, telles que la reconstitution d'un ministère de l'Instruction publique du Gouvernement annamite exerçant le contrôle de l'enseignement populaire, la modification du régime des examens primaires et des programmes scolaires d'histoire et de morale. L'œuvre s'accomplira sans heurts ; elle comporte une infinité de mises au point que je ne puis passer ici en revue. Il m'aura suffi, pour être compris, d'avoir indiqué clairement quel en est le principe et le but.

Désireux de ne point abuser de votre attention, je n'irai pas plus avant dans l'exposé du programme que j'entends réaliser touchant les grands problèmes sociaux de la collectivité annamite. Les mêmes problèmes ne se présentent pas encore avec la même urgence dans le sein des collecti-

vités cambodgiennes et laotiennes. Aussi, me dispenserai-je cette année de m'étendre sur les sujets qui les concernent. Elles savent que la sollicitude du Gouvernement Protecteur ne leur a jamais fait défaut. Il ne me reste plus qu'à m'expliquer sur les problèmes politiques de l'Indochine.

A vrai dire, ces problèmes l'intéressent que le Protectorat de l'Annam-Tonkin. Le Cambodge et le Laos, pays heureux, vivent à l'aise leur tranquille histoire au sein de la fédération indochinoise. La stabilité de la Cochinchine est assurée par des institutions éprouvées et la population demeure indifférente aux critiques bruyantes de quelques tribuns ; elle participe, d'ailleurs, à la gestion des affaires publiques en la personne de ses représentants au Conseil colonial et aux Conseils de provinces. Nous aurons, dans un avenir qui n'est pas immédiat, à étudier les possibilités d'accession d'un plus grand nombre de citoyens cochinchinois à l'exercice des droits électoraux ; cela ne s'aggrave pas qu'il soit dans mes intentions d'instaurer en ce pays le suffrage universel : aucune équivoque ne doit exister à ce sujet.

Toute différente est la position de l'Annam-Tonkin où notre action protectrice s'est engagée sur deux voies divergentes. D'un côté, pour être fidèles à l'esprit du traité de 1884, nous avons maintenu l'ancien organisme gouvernemental et, de l'autre, nous avons adopté des réformes tendant à moderniser les institutions et les mœurs, mais difficilement conciliables avec le régime indigène traditionnel. D'où conflit entre la routine et le progrès. Nous devons cependant sauvegarder le passé, au bénéfice même de l'avenir. La diffusion des connaissances occidentales a favorisé l'essor des qualités d'intelligence et d'adaptation de l'Annamite : l'exemple de nos entreprises, le contact de nos hommes d'affaires a permis la mise en œuvre de ces connaissances par une bourgeoisie nouvelle, qui ne renie rien de ses traditions, mais a l'ambition d'en renforcer le sens. Cette classe progressiste se mêle à la vie publique, fait entendre dans nos conseils la voix de la mesure, nous fournit des collaborateurs perspicaces. Elle sera satisfaite, dans son amour-propre et dans son patriotisme, si le Gouvernement de l'Annam et du Tonkin est un jour équilibré en une forme définitive. Je ne veux

pas faire naître une nouvelle « querelle des anciens et des modernes », mettant aux prises les partisans d'un loyal protectorat avec ceux d'une annexion plus ou moins déguisée. Pour moi, mon parti est celui de la parole donnée, du respect à la signature de la France. Remplir nos engagements sera la manière la plus légitime de satisfaire les aspirations de la nation annamite, de l'aider à prendre conscience de sa personnalité.

L'adaptation moderne de la Souveraineté intérieure de l'Annam au traité de 1884, tel doit être le but de la réorganisation politique des deux pays. Sa poursuite implique une rénovation du système administratif indigène : une renaissance du pouvoir mandarinal dans certains domaines où il nous avait fallu nous substituer à lui. C'est dire que la France, une fois de plus, réalisera la noblesse de ses intentions et la largeur de ses idées. Elle restaurera au lieu d'amoindrir, et elle restaurera dans le sens de la tradition nationale annamite. Après un si long passé dynastique, le pays d'Annam ne peut cesser d'être un Royaume. Le Chef de l'État, même aux yeux des Annamites modernisés, doit demeurer l'être privilégié qui perpétue le culte ancestral, personnifie l'âme collective et agit comme le Père et la Mère de ses sujets. Dignité et prestige sont ses attributs indéfectibles. L'instinct populaire refuse d'admettre tout autre forme constitutionnelle permettant l'accession au rang de Chef de l'État par une élection faite au milieu de la dispute des partis et des clans. La dévolution de la charge royale doit échapper à la politique et n'être réglée que par un statut monarchique. Le jeune Souverain qui poursuit en France de brillantes études sera le premier monarque moderne de l'Annam. Il reviendra avec une suffisante maturité d'esprit pour comprendre la noblesse et les périls de sa tâche. Il trouvera son conseiller dans le Représentant de la France. Choissant lui-même ses ministres, organisant une administration rénovée, il nous aidera à appliquer intégralement le régime du Protectorat. Un nouvel Annam s'esquissera, dont le visage brillera au milieu du groupe indochinois, groupe dont la constitution finale sera celle d'une association d'états, sous la

suzeraineté française. Alors les indigènes de l'Indochine seront à la fois citoyens de leur propre pays, jouissant de droits politiques particuliers et citoyens d'une Fédération au nom de laquelle s'amplifieront leurs avantages sociaux.

Telle est, en substance, la doctrine politique à laquelle j'entends demeurer fidèle tant que je conserverai le pesant honneur du Gouvernement. Je sais que mon union de vues avec plusieurs de mes collaborateurs est parfaite. Je suis certain que l'opi-

mon indigène accueillera favorablement mes déclarations. La préparation et les conditions du retour dans ses Etats de S. M. BAO-DAI seront bientôt arrêtées par moi avec M. le Ministre des Colonies. Je vais, en effet, dans quelques semaines, partir en mission en France pour régler les importantes questions dont je vous ai entretenus; je reviendrai sans délai en poursuivre l'application...

PIERRE PASQUIER

